

*Vingt ans passés dans les murs de l'Académie ecclésiastique. – Quatre types possibles de clercs<sup>1</sup>. – Le parcours spirituel de Monseigneur Théophane fut commencé dès ses plus jeunes années. – Monseigneur Théophane et le climat spirituel régnant dans le pays; les idées «d'avant garde» à l'Académie. – Les professeurs se plaignent de l'inspecteur qui «restreint la liberté de création scientifique». – Chacune des quatre académies ecclésiastiques de Russie avait ses tâches propres. – Conflit avec l'un des professeurs pour incompréhension de la «liberté» personnelle. – Un étudiant rebelle défend sa «liberté» de ne pas se soumettre au règlement de l'Académie. – Débat tacite avec le philosophe V.V. Romanov.*

Monseigneur Théophane a passé presque vingt années de sa vie – de 1891 à 1910 – dans les murs de l'académie ecclésiastique de Saint Pétersbourg. II y fut d'abord étudiant, puis étudiant de maîtrise et en même temps, chargé de cours. Ensuite il y fut à la fois professeur extraordinaire et chargé des fonctions d'inspecteur. Puis il y fut inspecteur en titre et enfin, à partir de 1909, recteur.

Mais parallèlement à la carrière scientifique se déroule sa carrière spirituelle et religieuse : il est hiérodiaque, puis hiéromoine (archimandrite) et enfin évêque.

Il s'agit ici de trois professions, l'une scientifique et académique, l'autre pastorale et la troisième monastique. Toutes trois, au départ, étaient fondues en une seule. Cependant, dans le vie pratique, elles diffèrent tant, qu'il convient de parler d'elles distinctement.

L'on peut distinguer la carrière laïque et la carrière spirituelle. Mais à son tour la carrière spirituelle peut être considérée différemment par le clergé dit «blanc» et le clergé dit «noir».

Au reste, l'on peut envisager une autre classification du clergé en partant du critère de sa «spiritualité» ou de ce qui en tient lieu. L'on pourrait ainsi distinguer quatre types de clercs – avec toutes les variantes possibles au sein de chacun. Ce serait :

- Le clergé spirituel.
- Le clergé académique.
- Le clergé administratif.
- Le clergé qui n'exerce que les fonctions de clergé.

Le clergé spirituel. C'est le clergé authentique, celui qui exerce un pastorat en Christ. Il est rare à notre époque. Ses représentants ont un mode de vie ascétique et évangélique; ils s'en tiennent aux règles des anciens pères du désert. Leur voie est très difficile, elle exige une attention spirituelle inlassablement soutenue, qui se nourrit de cette science de la vie en Christ que l'on appelle à juste titre «la science des sciences». Elle s'accomplit derrière les «portes fermées» de l'âme de l'ascète. Celui-ci ne fait rien au grand jour, il fait tout dans le secret, selon les paroles du Christ (Mt 6,1-8). C'est le «bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis» (Jn 10,11). Il dirige ses ouailles strictement selon l'évangile et les pères.

Le clergé académique. L'authentique spiritualité fait place ici à des objectifs autres, scientifiques et académiques. Le pasteur remplace le travail intérieur d'ascèse et de lutte avec le péché par un objectif extérieur, en oubliant le travail sur soi-même. Il voit son rôle de pasteur dans la recherche théologique. Il se rassure en se disant qu'il «sert» la «vérité scientifique». Il est rationnel et scolastique. Il est dénué de cette foi simple, profonde et chaleureuse. Quand il prêche, il parle comme un docteur de la loi en faisant montre de son érudition.

D'eux, le Seigneur a dit : «Je connais tes oeuvres. Je sais que tu n'es ni froid ni bouillant ! Puisses-tu être froid ou bouillant ! Ainsi, parce que tu es tiède, je te vomirai de ma bouche». (Apo 3,15-16).

Le clergé administratif. Il s'occupe non plus de la «science» qui est enseignée dans les établissements ecclésiastiques (science qui est bien insuffisante, n'étant qu'une introduction à «la seule chose nécessaire» (Lc 10,42) – mais du schéma, des formes de cet enseignement. Ce clerc n'est plus un «père spirituel» mais un supérieur. Ce n'est pas un «bon pasteur» mais plutôt un «mercenaire», celui dont parle le Seigneur : «Le mercenaire qui n'est pas le berger et à qui n'appartiennent pas les brebis voit venir le loup, abandonne les brebis et prend la

---

<sup>1</sup> Il existe de nos jours un autre type de faux clergé : il est apparu en Russie avec le Pouvoir athée et il y a pris un caractère massif. Il s'agit du prêtre ou de l'évêque athée qui lutte contre Dieu, l'agent du «mystère de l'iniquité» (II Th 2,7)

fuite; et le loup les ravit et les disperse. Le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire et qu'il ne se met point en peine pour les brebis.» (Jn 10,11-13).

Le clergé qui ne fait que remplir ses fonctions strictes de clergé. Celui qui appartient à cette catégorie n'a qu'une conception toute extérieure de son pastorat, il n'y ajoute aucun travail sur lui-même. Il ne substitue à la vraie spiritualité ni la science théologique ni un schéma purement bureaucratique, mais il se contente de l'apparence du prêtre. Il n'est qu'un «acteur», qui n'accomplit que les gestes extérieurs de la prêtrise. Peu lui importe qu'il y ait ou non des sentiments derrière les gestes : signes de croix, prosternations, baisement des icônes, etc, ne s'accompagnent chez lui d'aucune émotion. D'eux, le Seigneur a dit : «Hypocrites, Isaïe a bien prophétisé sur vous quand il a dit ce peuple M'honore des lèvres, mais son cœur est éloigné de Moi : c'est en vain qu'ils M'honorent !» (Mt 15,7-9).

Ici se dresse la figure de l'évêque Théophane, recteur de l'Académie ecclésiastique de Saint Pétersbourg. A laquelle des quatre catégories peut il être rattaché ? Bien évidemment, à la première uniquement, celle qui se fait si rare de notre temps, au clergé «spirituel». Et il a commencé d'y appartenir dès sa jeunesse, pour ne pas dire dès l'enfance. Là, plus encore que dans sa carrière «laïque» il monta de grade en grade, parcourant son chemin spirituel à la gloire de Dieu. Cependant, nombreuses furent les difficultés et les embûches auxquelles il se heurta au sein même de l'Académie. Mais il les surmonta victorieusement

– En ces années là, – disait-il, – le climat qui régnait en Russie était créé artificiellement et attisé par ceux qui niaient le «bien» au nom d'un «mieux» purement imaginaire. Et la Russie maintenant n'est plus qu'un océan de sang et de larmes !

C'était l'époque où les tendances révolutionnaires apparaissaient comme «d'avant-garde»; ces tendances gagnèrent l'Eglise elle-même et pénétrèrent jusque dans les établissements d'enseignement ecclésiastique. Le fait de «n'être pas d'accord» et de «s'indigner» était la marque des esprits "progressistes". Et les académies virent apparaître, aussi bien parmi les professeurs que parmi les étudiants, des porteurs de ces idées «libérales». Ils brandissaient le mot d'ordre de «liberté» – comprise dans un sens anti-chrétien. Et le jeune inspecteur de la plus grande école de théologie du pays dut témoigner devant les esprits rebelles de cette vérité selon laquelle le royaume du Christ «n'est pas de ce monde» (Jn 18,36).

L'archevêque Théophane évoquait parfois l'atmosphère dans laquelle se déroulaient les Conseils de l'Académie. Ces respectables professeurs se lançaient des pointes au cours des séances et ironisaient :

– «Comprenez vous, comprenez vous ce que ce soi-disant «professeur» élucubre ? Personnellement, je n'y comprends rien. Parce qu'il est impossible de comprendre. Comment se fait-il que cet honorable «professeur» profère de telles énormités, de telles sottises ? Quand on pense aux pauvres étudiants qui doivent écouter pareil orateur ...

Mais son adversaire l'interrompt :

– «Croyez-vous que je vais, après cela, lui parler, le saluer ? Voyez un peu le voyou ! Oui, c'est le mot qui convient, un voyou ! Avez-vous vu comme il s'emballé, comme une poissonnière des halles !»

En sa qualité d'inspecteur et de recteur, le jeune moine était contraint d'écouter tout cela et il devait s'efforcer d'apaiser les passions. Or, grâce à son état d'oraison perpétuelle, il trouvait les mots justes, les mots capables de réconcilier les ennemis. Seul le professeur de philosophie ne prit jamais part aux discussions et, quand il le pouvait, il s'approchait du recteur et lui disait à voix basse : «Oui ! Je me souviens de votre impromptu !»

Il évoquait par là le sujet de philosophie de l'examen d'entrée à l'Académie, et voulait souligner que la conception du monde de Monseigneur Théophane s'était en effet constituée sur la base de son expérience personnelle. Certains professeurs de l'académie, contaminés par les tendances au libéralisme et au protestantisme qui étaient à la mode alors, accusèrent le recteur «d'entraver la liberté de la recherche scientifique».

Le métropolite de Saint Pétersbourg Antonii (Vadkovski) qui supervisait l'académie convoqua l'évêque Théophane pour une explication. Celui-ci fit valoir devant le métropolite le paragraphe du «Statut des Académies ecclésiastique» qui stipule que «le Recteur de l'Académie répond de l'orientation et de l'esprit de l'Académie». Il exposa les idées malsaines, en contradiction criante avec l'enseignement des Pères, que certains professeurs, dans leurs cours, inculquaient aux étudiants

– C'est du pur protestantisme, pas de l'Orthodoxie

Et le métropolite approuva pleinement la ligne de conduite du recteur et ne donna aucune suite aux réclamations des professeurs libéraux. Mais ceux-ci, après la Révolution de

février, lors du Concile local de l'Eglise russe, adoptèrent une autre tactique et firent une nouvelle tentative pour influencer l'archevêque Théophane. Quand il évoquait le conflit qui l'avait opposé, lui, recteur de l'académie de Saint Pétersbourg, à une partie du corps professoral, il rappelait que chacune des quatre académies ecclésiastiques était chargée, en plus du programme commun, de tâches particulières, spécifiques. Celles qui incombaient à l'académie de Saint Pétersbourg étaient telles qu'elles justifiaient l'attitude de l'évêque à l'égard des professeurs libéraux, influencés par l'Occident. Ces tâches spécifiques découlaient des conditions historiques et géographiques particulières. C'est ainsi que :

- l'académie de Kazen avait pour tâche de défendre la vraie foi contre l'islam, le bouddhisme et les autres religions de l'Orient auxquelles la Russie se heurtait aux frontières orientales de l'Empire.

- L'académie de Kiev s'employait à lutter contre le catholicisme et l'uniatisme, ou «catholicisme de rite oriental».

- L'académie de Moscou était censée régler la question du schisme vieux croyant dans l'Eglise Orthodoxe russe et lutter contre les sectes en Russie.

- L'académie de Saint-Pétersbourg. elle, avait la tâche la plus lourde : celle de défendre l'Orthodoxie contre les ingérences des idées et des idéologies nocives de l'Occident. contre le libéralisme, le protestantisme, le matérialisme, l'athéisme et l'anti-christianisme.

Le révérend Théophane, tant qu'il fut recteur de l'académie, remplit sans défaillance, en vrai confesseur de la foi, sa sainte tâche, et ceci en dépit des protestations d'une partie du corps professoral, proférées au nom d'une soi-disant «liberté» comprise dans un sens anti-chrétien.

Monseigneur Théophane se souvenait d'un conflit grave qu'il ne réussit pas à résoudre jusqu'au bout. Ce conflit naquit, lui aussi, de cette notion mal comprise de «liberté». L'épouse d'un professeur l'avait quitté pour vivre avec un autre, qu'elle aidait dans son travail. Cela s'était produit avant que Monseigneur ne devînt inspecteur. Aucun des responsables de l'académie n'avait accordé d'importance à l'événement. Et lorsque l'Archimandrite Théophane devint inspecteur, il dut attirer l'attention des professeurs sur la situation :

- Cela entrainait dans mes fonctions. Je reçus l'approbation de mon père spirituel et je soulevai la question devant le Conseil de l'Académie. Car il est absolument inadmissible qu'un professeur à l'Académie ecclésiastique vive avec la femme d'un autre sans même avoir reçu le sacrement du mariage. Comment peut-on tolérer une telle violation des règlements de l'Eglise et de l'Etat au sein d'une académie qui est le point de mire de l'Empire tout entier !

J'émis devant le Conseil la proposition que ce professeur agisse selon la loi et qu'il reçoive le sacrement du mariage conformément aux exigences de l'Eglise. Mais celui-ci fut indigné : «De quel droit se mêle-t-il de ma vie privée ?»

- Ce à quoi je répondis qu'il ne s'agissait pas de «vie privée». Un professeur de l'académie est tenu de vivre, ne serait-ce qu'en apparence, selon les lois chrétiennes. Et il est impossible de tolérer une violation aussi manifeste de la loi de l'Eglise aux yeux de tout l'Empire orthodoxe.

Le professeur dut choisir ou bien démissionner de l'académie et vivre sa vie privée, ou bien s'incliner devant la loi de l'Eglise.

Le Conseil soutint le point de vue de l'inspecteur, et le professeur – qui avait un grand nom parmi les érudits – mit de l'ordre dans sa vie, sans pourtant pouvoir surmonter une inimitié à l'égard de Monseigneur Théophane, qu'il garda toute la vie.

Cet épisode fait clairement ressortir le dévouement du futur archevêque à la vérité, un dévouement absolu, au mépris de tout désagrément personnel. Aucun de ses prédécesseurs à la tête de l'Académie n'avaient osé agir ainsi. «Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice car le royaume des cieux est à eux !» (Mt 5,10).

Mais c'est avec tristesse que Monseigneur, toujours, évoquait cet épisode. Sans doute fit-il tout ce qu'il put pour obtenir une réconciliation définitive.

Mais le professeur n'eut pas le courage d'avouer sa faute et il dut toute sa vie l'expier en la personne de sa femme : celle-ci était atteinte d'une grave maladie psychique qui la faisait dormir le jour et errer la nuit, échevelée et à demi-vêtue. C'était une lourde croix pour le professeur.

Si les professeurs eux-mêmes protestaient contre leur inspecteur en l'accusant de ne pas leur laisser la «liberté» d'enseigner dans un esprit non-orthodoxe, si l'un d'eux alla même jusqu'à placer son «moi», sa liberté personnelle au dessus des exigences de l'Eglise et de l'Etat – que pouvait-on attendre des étudiants eux-mêmes ?

Il s'en trouva justement un qui, sous l'enseigne hautaine de «libertaire» et de «nihiliste» affirma sa «volonté», son «libre arbitre», tout en vivant dans les murs de l'académie. Il était affecté de cette maladie spirituelle qui, selon les pères, est l'une des plus graves affections de l'esprit humain. C'est ce qu'ils appellent la «séduction spirituelle», l'autoséduction qui naît de l'orgueil et qui est une forme d'anomalie spirituelle.

Cet étudiant, tout imbu de lui-même, s'en était pris aux croyances et aux usages religieux de la société et de l'Eglise. Fier de ne pas se soumettre lui-même à ces usages, il s'efforçait par ses paroles et par toute sa conduite de ne pas ressembler aux autres afin d'afficher sa «liberté». Il s'habillait négligemment, il arborait une barbe mal soignée et des cheveux longs. Interne à l'Académie, il se moquait des règlements et s'allongeait sur sa couche à des heures défendues, sans même enlever ses chaussures.

L'inspecteur eut vent de tout cela. Il entra un jour dans le dortoir où se trouvait, étendu sur son lit, l'étudiant en question. Celui-ci ne se leva point. Un entretien eut lieu, auquel justement aspirait le protestataire, espérant soulever colère et tempête. Mais l'archimandrite ne fit que lui demander paisiblement :

- Pourquoi vous trouvez vous dans le dortoir à une heure indue et pourquoi êtes- vous étendu sur le lit ?

- J'y suis par ce que je le veux.

- Peut-être êtes vous malade ? mais il faut ôter vos souliers.

- Je suis mieux comme ça. Ne vous en faites pas pour ma santé.

- Pourquoi vous comportez vous ainsi ?

- Que veut dire «ainsi»?

- Vous avez laissé pousser votre barbe et vos cheveux.

- Et vous, vous ne les avez pas laissé pousser ?

- Je me soumetts en tant que moine au règlement de l'Eglise, et je vous conseille de vous conformer aux règles communes à tous.

- Moi, je ne reconnais aucune règle, hormis mon propre désir : je le veux, un point c'est tout.

L'archimandrite garda une minute de silence, puis il dit :

- Que le Seigneur Jésus Christ, «vraie lumière qui en venant dans le monde éclaire tout homme» (Jn 1,9) éclaire votre esprit et votre coeur». Et il sortit.

Le contestataire s'attendait vraisemblablement à un châtement, à des mesures administratives qui eussent fait de lui une «victime innocente», mais il n'en fut rien.

En racontant cet épisode, plusieurs années après, l'archevêque Théophane ajoutait :

- «Que peut-on faire avec un homme dans un état pareil ? Ce sont les autorités civiles qui doivent parler à ces gens-là, avec le langage qui leur est propre. Car ils ne comprennent et ne reconnaissent pas d'autre langage. Peut-être le Seigneur l'a-t-il corrigé par la suite, peut-être a-t-il compris son erreur. Mais s'il était incapable de comprendre le langage de la douceur et s'il allait rejoindre la révolution, il pouvait périr aussi bien spirituellement que physiquement !»

L'archimandrite Théophane montra dans ce cas précis qu'il était un moine authentique. Il supporta l'impudence et la grossièreté de celui qui se prenait pour un héros, il ne lui infligea aucun châtement administratif – ce qu'il aurait pu faire en tant qu'inspecteur de l'académie.

Il montra par là même qu'il appartenait bien à cette catégorie du clergé «spirituel». Il supporta avec douceur l'impudence du contestataire. «Heureux les doux car ils hériteront la terre» (Mt 5,5).

Un jour, l'Archevêque Théophane raconta la discussion tacite qu'il eut avec le célèbre philosophe et publiciste Vassili Vassilievitch Rozanov. Celui-ci était venu au moment où Monseigneur Théophane s'apprêtait à faire sa promenade quotidienne, pendant laquelle il s'adonnait à la "prière de Jésus", connue sous le nom de "prière du coeur" ou «ascèse mentale». Monseigneur invita le philosophe à l'accompagner dans sa promenade, par un temps superbe, chose rare à Saint Pétersbourg. Ils commencèrent donc leur promenade dans l'allée, lorsque Rozanov se prit à invectiver et accuser le monachisme.

- Vous les moines, vous êtes ceci, vous faites cela, vous dites que ...

- Moi, – racontait l'archevêque – je me taisais. Il attendait une réponse de moi, mais il attendait en vain car je ne disais mot. Alors, il continua, puis il attendit de nouveau dans l'espoir de m'entendre lui rétorquer quelque chose. Moi, je me taisais. Lui, ayant réfléchi, continua à marcher à mes côtés, mais en silence. Puis il se remit à parler, mais plus lentement et plus doucement. De temps en temps il cherchait à scruter mon visage. Comme il était grand, il lui fallait me devancer de quelques pas, puisque je marchais en baissant la tête. Il

## ARCHEVÊQUE THÉOPHANE DE POLTAVA

voulait deviner quelle impression m'avait faite son invective du début, qu'il avait préparée à l'avance. Mais je ne levais pas la tête et continuais à marcher. Il parlait toujours, mais semblait parfois perdre le fil de ses pensées : mon silence le préoccupait plus que le sujet de son discours. Il répétait ce qu'il venait de dire, s'arrêtait, reprenait son discours. Je continuais de me taire. Il s'arrêta enfin, me fixa et dit :

– Au fond, peut-être avez vous raison.

Or, je n'avais pas prononcé un seul mot. Mais il m'avait très bien compris. C'était remarquable ! Le philosophe s'était démenti lui-même. Il était intelligent et il avait senti les faiblesses de son propos, ainsi que tout ce qu'on aurait pu opposer à son argumentation, ce à quoi il avait lui-même dit : «Au fond, peut-être avez vous raison !»

Ainsi s'acheva la «discussion» de l'évêque Théophane avec le philosophe Vassili Rozanov, au cours de laquelle l'évêque n'avait pas proféré un seul mot., et le philosophe s'était avoué vaincu.

La conclusion que l'on peut tirer de cet épisode est claire : voilà ce qu'accomplit l'oraison perpétuelle, celle à laquelle attachait toute son attention le moine et l'évêque Théophane.